

ALBERT MEMMI

LA LIBÉRATION DU JUIF

Portrait d'un juif
II

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays, y compris l'U.R.S.S.*

© Editions Gallimard, 1966.

*A tous ceux qui luttent
pour leur liberté.*



PRÉFACE

Un livre optimiste

*Ils m'ont assez opprimé dès ma jeunesse,
Qu'Israël le dise !
Ils m'ont assez opprimé dès ma jeunesse,
Mais ils ne m'ont pas vaincu !*

PS. CXXIX, 1-2.

Me voici au rendez-vous fixé il y a trois ans : je n'éluderai pas, on va le voir, la réponse promise. Après un si long chemin, il faut d'ailleurs que je me décide : que faire quand on est Juif ? Y a-t-il une issue à la condition juive ?

J'emprunterai pour cela la même démarche : je continuerai à raconter ma propre vie. Ayant fait l'inventaire de ce que je suis, je veux découvrir maintenant comment me conduire, si je tiens à surmonter cette condition. Je ne m'interdirai pas, bien entendu, de puiser dans la vie et l'expérience des autres, pour éclairer les miennes. Je continue à croire que mon itinéraire propre, mais rigoureusement mené, est largement exemplaire. Mais, avant tout, j'avais besoin de voir clair en moi-même et de mettre en ordre mes propres comptes. Comme miroir, s'y reconnaisse qui veut.

Qu'ai-je donc fait quand j'ai bien compris que j'appartenais au malaise et à l'hostilité, à l'humiliation et à la menace, à l'oppression enfin ? Comment ai-je répondu à ma condition de Juif ?

Pour plus de clarté, et plus de rigueur, dans ce récit réfléchi, j'ai cru bon de grouper ensemble les périodes et les démarches de refus, puis ensemble les périodes et les démarches d'affirmation. En m'attaquant systématiquement à moi-même, j'espère ainsi arriver dans chaque direction à la limite extrême de l'inventaire Et peut-être découvrir, par élimination, quelle conduite est aujourd'hui possible à un Juif qui veut en finir avec le scandale de son existence.

Ce livre est donc, en un sens, un livre optimiste, puisqu'il relate une libération, alors que le précédent peignait un malheur. Non que je croie nécessaire qu'un écrivain propose des remèdes; il suffit qu'il décrive correctement une réalité, fût-elle imaginaire. Au lecteur de conclure. Mais il se fait ici que la recherche d'une issue fait partie intégrante de la réalité juive. Le Juif a presque toujours, le long de son histoire, espéré une solution à son problème, que ce soit dans l'assimilation ou dans le mythe de « l'an prochain à Jérusalem ». Il est rare qu'un opprimé accepte son oppression. Il s'y résigne plus ou moins, il s'y organise de son mieux, il ruse avec son oppresseur et avec lui-même, il invente ou écoute des idéologies qui le divertissent, le dupent ou l'aident à vivre. Mais la libération est en somme inscrite dans toute situation oppressive. De sorte que les efforts, les tâtonnements de l'opprimé, ses différentes parades à son destin, ses échecs et ses espoirs jamais éteints font encore partie de lui-même. Au fond, le portrait du Juif n'est pas achevé avec la description de son malheur, des mythes qui l'accusent et des carences qu'il subit. Il faut y ajouter les réponses, plus ou moins courageuses, plus ou moins efficaces, qu'il donne lui-même à ce malheur. C'est alors seulement que le tableau est achevé, et c'est ce que je tente ici.

Je préfère toutefois en avertir : ce ne sera pas davantage un livre joyeux ou tranquillisant, au moins pour une grande partie. Le prix d'une libération est rarement minime. Je m'attends bien sûr à la même émotion — à la même approbation je l'espère, mais aussi aux mêmes inquiétudes — qui ont accueilli mon précédent livre. Je mentirais en disant que j'en serais tellement surpris. J'aurais été bien naïf de croire que je pourrais toucher à un sujet aussi douloureux sans bouleverser Juifs et non-Juifs.

Cependant, si l'on comprend que ceux qui profitent d'une oppression, consentants ou non, n'aiment pas en entendre parler, on peut s'étonner davantage des protestations des victimes elles-mêmes. Mais c'est ainsi : les opprimés supportent moins encore la description de leur servitude; comme si le récit en augmentait leur angoisse. Ou alors ils veulent bien, à la ri-

gueur, qu'on les plaigne, qu'on gémissse avec eux, mais à condition qu'on feigne de les croire intacts et fiers. Qu'on ne dévoile pas de trop près leurs plaies, leurs déformations et leurs destructions intérieures, qui résultent inévitablement pourtant de leur long écrasement. Mes coreligionnaires m'auraient plus volontiers applaudi, je suppose, si je n'avais mentionné leurs misères cachées. Ainsi, dans le temps, avais-je indigné de nombreux amis colonisés, pour avoir décrit les ruines de leur culture et les perturbations de leur conduite. Ainsi, ai-je dernièrement irrité de nombreuses femmes, malgré mon entière solidarité pour leur libération.

Je ne veux même pas dire hypocritement que je regrette ces bouleversements. J'y vois au contraire la preuve que j'ai fait honnêtement et efficacement mon métier d'écrivain, tel que je l'entends. Il peut sembler à l'opprimé qu'on ajoute à ses maux en les ravivant, ou qu'on insulte à son malheur en le révélant. Je trouve nécessaire, au contraire, qu'il prenne conscience, courageusement et complètement, de son oppression. Sinon, je ne crois guère à la possibilité de guérison d'une si longue maladie. Or, comment admettre qu'un tel drame n'ait laissé aucune trace dans l'âme juive ? ou dans celle du Noir ? Comment minimiser le drame, même dans les périodes de calme relatif ?

Dans le seul mois qui a suivi la parution du Portrait d'un Juif, alors que l'on me disait que « j'exagérais », de nombreux événements venaient en confirmer malheureusement les ombres. En Argentine, on incisait de croix gammées les cuisses de quelques étudiantes juives. En Angleterre, se tenaient des meetings néo-nazis, où l'on entendit à nouveau scander « les Juifs dehors ! » En Amérique, on continuait à saccager les synagogues : vingt-cinq en deux ans. Un peu partout se reconstituait l'Internationale fasciste. Et, en Afrique du Nord, commençait l'une de ces grandes migrations historiques d'une communauté juive dans sa quasi-totalité. Bien sûr, l'on se dépêcha d'expliquer que tout cela était sans importance et sans signification. D'ailleurs, les fascistes anglais furent dispersés par les paysans eux-mêmes, paraît-il ; le gouvernement argentin promit de châtier les coupables ; les réfugiés d'Afrique étaient accueillis. De quoi nous plaindrions-

nous ? De pas grand-chose, en effet, sauf de ceci que l'histoire juive en Diaspora continuait, somme toute, à se ressembler étonnamment...

Je ne peux ici que me répéter : la relation de cet itinéraire n'a de valeur que dans son absolue rigueur. Oui, le Juif reste essentiellement un opprimé. C'est ainsi en tout cas que j'ai vécu, le plus souvent et partout, ma condition de Juif. Mes départs successifs n'ont jamais rien définitivement réglé. D'autres aventures, au moins aussi troublantes, m'ont toujours attendu ailleurs. Et partout j'ai cru rencontrer une lourde négativité dans l'existence de la plupart des Juifs. A des degrés divers, mais partout, le Juif est objectivement séparé des autres, minoritaire, vivant sous une menace plus ou moins aiguë, frappé périodiquement de catastrophes, qui l'atteignent au moins dans les siens. Le résultat en est qu'il est aussi intérieurement menacé, anxieux, séparé de lui-même, vivant une vie culturellement et socialement abstraite et amputée.

C'est de cette double oppression, intérieure et extérieure, qu'il faut partir. Sinon, quelles chances aurait une libération dont on n'aurait pas prévu les difficultés ? Quelles possibilités d'aboutir, si l'on ne commençait par éliminer toutes les fausses solutions ?

PREMIÈRE PARTIE

Le refus de soi

*« J'ai puissamment assumé la négativité
de mon temps. »*

F. KAFKA.

*« Tu es juif, Dobrouch, lui dit une fois
Menahem. Ne l'oublie pas.*

*« — Pourquoi me le rappeler ? Crois-tu
que je ne me le rappelle pas moi-même ?
Il vaudrait mieux que je ne m'en souvienn
pas. Ça me fiche une peur ! C'est comme si tu
me disais : « Tu es malade, Dobrouch, tu vas
mourir, Dobrouch »... Je ne suis plus rien
du tout ! Je ne suis personne ! Je suis le
vent ! l'arbre ! une parcelle de soleil ! »*

M. MANN.

I

LE JUIF EXISTE-T-IL ?

I

Vers la fin de mon adolescence, j'en eus assez d'être juif; du moins j'osais me le dire. Ce n'était pas tant de la colère d'abord que de l'impatience et de l'ironie. Mes particularités d'habitant du ghetto, qui m'avaient tellement préoccupé, m'apparurent soudain dérisoires : « Problèmes nains ! » notai-je sur mon journal de l'époque. « Etre juif : condition surtout étriquée, ligotée ! » Pourquoi accepterais-je cette limitation au presque départ de ma vie ? Pourquoi renoncerais-je à tant de splendides aventures pour demeurer vaincu parmi les vaincus ? Je voulais goûter de toutes les nourritures, jouir de toutes les voluptés, je serais fier de mon corps et sûr de mon esprit, je pratiquerais tous les sports et comprendrais toutes les philosophies...

Le monde entier, d'ailleurs, semblait m'inviter à de merveilleuses épousailles. Nous étions, ai-je raconté déjà, en 1936. Le Front populaire prenait le pouvoir en France : une fois de plus, les Français donnaient à tous les peuples le signal de la justice sociale. En Tunisie, l'administration coloniale nous entrouvrirait ses portes; de joyeux meetings en plein air, miraculeusement tolérés par la police, nous faisaient coudoyer des charretiers arabes, des maçons siciliens et des cheminots français, tous éblouis d'une fraternité si nouvelle. En Espagne, cependant, la guerre commençait pour ne plus jamais s'arrêter. Mais le soir avant de nous quitter, nous nous criions joyeusement : « *No pasarán!* Les fascistes ne passeront pas ! » Nos admirables frères espagnols ne pouvaient pas ne pas ga-

gner notre combat commun pour l'abondance et la liberté.

Même le déclenchement généralisé de la catastrophe, un peu plus tard, ne m'émut pas outre mesure. Au contraire, j'ai honte de l'écrire, je me souviens de ses débuts avec une espèce de bonheur. Aux premières alertes aériennes, nous descendions presque amusés dans les tranchées creusées à la hâte. La mappemonde s'animait dans un extraordinaire remue-ménage historique : ainsi existaient réellement ces hommes aux noms mythiques, Hindous, Japonais, Australiens... Preuve était faite, en somme, que le monde était infiniment riche, divers, plein de surprises et de promesses innombrables. Que pouvait peser une judéité si fragile, si particulière, et si superficielle, dans un tel bouillonnement de mon sang et de l'univers ?

Il est important que je retrouve ici le ton juste de cette période. Il n'est presque plus de bon goût aujourd'hui de se cacher d'être juif. On vient de m'expliquer aux Etats-Unis qu'être juif a cessé d'être *non convenable*. Des Juifs fiers-de-l'être commencent à se rencontrer jusque dans les salons parisiens, ce qui me réjouit beaucoup et m'agace un peu. Tel écrivain mondain, qui n'avait jamais esquissé un seul personnage juif au cours d'une longue carrière, signalait complaisamment, l'autre jour, à un interviewer, ses origines juives. Le directeur d'un grand journal français modéré a osé révéler à ses lecteurs étonnés qu'il était né juif. Ce sont là des signes d'un temps paisible, et je souhaite de tout cœur que ce temps dure. Tout cela prouve qu'il n'y a pas, pour le moment, de danger immédiat à s'avouer juif.

Mais enfin, il n'en a pas toujours été ainsi. Au contraire, la réaction la plus courante des bourgeois juifs occidentaux depuis la Révolution française a toujours été d'émousser, de camoufler leur judéité. Encore à la publication du *Portrait d'un Juif*, que d'amis bien intentionnés me firent part de leurs inquiétudes : je n'aurais pas dû me signaler ainsi comme un écrivain juif ! Et j'ajoute, pour tout dire : ils n'avaient pas absolument tort. Quel Juif n'a pas été gagné, à un moment de sa vie, par le regret ou la révolte de ne pas être comme les autres ?

Je ne cherche pas ainsi à me justifier. Je n'ai pas besoin

de défendre une période de mon histoire, qui fut au total bien fugace, et dont je suis totalement revenu. Je suis aujourd'hui parfaitement opposé à tout refus de soi, à tout déguisement, à toutes ces attitudes d'autotorture. Et j'ai peine à réprimer mon irritation devant les efforts pitoyables et inutiles de tel Juif qui se cache. Simplement je voulais noter que, dans mon refus, il n'y avait pas uniquement fuite et palinodie. Le Juif qui se nie n'est pas toujours un caméléon couard et rusé, qui ne mérite que l'ironie et la colère. Cette exécution me paraît trop globale et trop commode. Parmi ceux qui se refusaient, l'on trouvait des plus médiocres et des meilleurs. Des prudents et des vaincus certes, qui acceptaient de jouer toute leur vie à cache-cache avec leurs contemporains, pour préserver leurs aises et leurs biens. Mais aussi d'authentiques révoltés qui osaient contredire leur condition. On y rencontrait à la fois de grotesques bourgeois et des hommes sublimes. Le refus de soi peut être une ruse minable, un abandon définitif, un plaidoyer sans grandeur pour se faire accepter. Mais il peut être aussi le premier pas vers la révolte, le premier geste de l'opprimé qui s'éveille, le rejet furieux de ce qu'il est devenu dans la servitude.

Bref, à l'époque, je ne cherchais pas tant à me refuser qu'à conquérir le monde. Je me refusais comme Juif, parce que je refusais la place qu'on m'y assignait, et que consentaient à y tenir les miens. Ma judéité m'apparaissait comme un ensemble de brimades odieuses et de rites ridicules. J'y faisais vaguement deux tas : du côté juif, un écheveau de pratiques surannées, sans vérité ni efficacité; de l'autre, un système d'accusations et d'injustices. Il me semblait nécessaire de me dépêtrer de ces filets absurdes; et, bien sûr, je me sentais la force de tout démolir de quelques coups de mes épaules adolescentes. Lorsque, au sortir du lycée de Tunis, beaucoup d'entre nous décidèrent ainsi de rompre avec le passé, le ghetto et le pays natal, c'était pour l'air du large, pour la plus belle des aventures. Je ne voulais plus être cet infirme qu'on nommait un Juif, surtout parce que je voulais être un homme; et parce que je voulais aller vers tous les hommes, pour reconquérir toute cette humanité qui m'était discutée.

Alors pourquoi n'ai-je pas poursuivi dans cette voie ? Pourquoi ai-je un jour définitivement tourné le dos à cette ten-

tative ? Certes, le monde un instant fraternel s'était de nouveau dérobé et allait nous découvrir des aspects atroces. Mais ce ne fut pas l'unique raison ; je ne suis pas même sûr que l'épouvantable catastrophe qui suivit ces années fût la plus déterminante. Tel est le destin juif qu'un massacre de plus, aussi énorme soit-il, ne fait que confirmer une histoire déjà pleine de ténèbres. Ce n'est pas non plus pour des raisons morales ou par pure lassitude. Simplement je me suis lentement convaincu que cette issue était en trompe-l'œil, une porte peinte sur un mur plein. J'ai dû admettre que cette simple négation de soi n'existait pas. Que je devais aller beaucoup plus loin ou que je ne résoudrais rien. Que la transparence pure et tranquille était une solution abstraite, illusoire et finalement intenable.

II

L'affaire remonte assez loin. Au magasin de mon père déjà, arrivait de temps en temps un beau monsieur de France ou d'Italie. Il s'agissait le plus souvent d'un petit service à lui rendre : une couture au sac de sa femme, une poignée de serviette à remplacer, un trou supplémentaire à sa ceinture. Puis, comme nous étions aimables et curieux, il consentait quelquefois à bavarder avec nous. Au bout d'un moment, l'ayant flairé, pesé et deviné, mon père lui posait la question fatidique, mais à l'envers, par précaution, au cas improbable d'une erreur gênante :

— Vous êtes chrétien, n'est-ce pas ?

Ce qu'il devait traduire, si le signal était compris, par : « Vous êtes juif, bien sûr... » Immanquablement, le beau monsieur répondait par l'une de ces phrases qui réjouissaient notre milieu d'artisans : « Je suis *d'origine* juive » ; ou « Mes parents étaient juifs » ; ou encore : « Je suis libre penseur. » Mais nous traduisions nous aussi sans l'ombre d'une hésitation. Nous appelions tous ces visiteurs juifs à la pudeur si délicate : *les D'origine* ; et, à la longue, comme mon père, j'avais appris à les dépister et, j'avoue, à les mépriser un peu. Au fond, c'est depuis cette période que je n'ai plus jamais cru à la transparence de personne.



nrf